

Les fous du roi dans un monde de pions

Jean Pichette et Piroska Nagy

Numéro 316, été 2017

La dictature du rire. Parts d'ombre de l'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pichette, J. & Nagy, P. (2017). Les fous du roi dans un monde de pions. *Liberté*, (316), 36–38.

Piroska Nagy / Jean Pichette

LES FOUS DU ROI DANS UN MONDE DE PIONS

Heurs et malheurs d'une figure méconnue.

Dans un de ses contes célèbres, *Les Habits neufs de l'empereur*, paru en 1837, Hans Christian Andersen raconte l'histoire d'un empereur qui, du genre à aimer se pavaner devant son miroir, se laisse berner par deux faux tisserands, auxquels il donne argent, soie et or pour se faire tailler des habits bien spéciaux. Tissés dans une étoffe extraordinaire, ces habits « avaient la merveilleuse propriété d'être invisibles pour quiconque n'était bon à rien dans son emploi ou encore était d'une bêtise inadmissible ». La belle affaire. Travaillant sur des métiers vides, taillant dans l'air et cousant dans le rien, l'œuvre des deux escrocs suscita l'admiration générale, chacun craignant de passer pour un sot ou un incapable s'il ne pouvait constater l'admirable éclat de ces précieux costumes.

Tout le monde connaît la fin de l'histoire. L'empereur se couvrit de vêtements qui n'existaient pas et s'en alla défiler devant le peuple, qui tomba à son tour en pâmoison. Le succès eut été total si un petit enfant n'avait dit : « Mais voyons, il n'a rien sur lui ! », expression que la foule reprit finalement en criant. Même s'il lui semblait que ces gens avaient raison, l'empereur se résigna pourtant à parader jusqu'au bout. « Et les chambellans allèrent, portant la traîne qui n'existait pas », conclut Andersen.

Le propos du petit garçon est le plus souvent traduit par « le roi est nu », expression devenue célèbre. Quand il apparaît dans sa plus simple expression, libéré de ses vêtements d'apparat et du faste cérémonial, le roi semble alors bien petit, à hauteur d'homme, usé, dépassé, condamné. Oh, bien sûr, il existe encore, çà et là, des Stephen Harper cherchant à faire briller l'éclat suranné de la royauté, mais, globalement, le pouvoir structurant de celle-ci, sa capacité à dessiner les contours du monde, est très largement derrière elle. Étrange période que la nôtre, pourtant, qui voit se multiplier les fous du roi, alors même que « le roi se meurt », comme l'a écrit Ionesco. Pensons-y : l'ère de l'industrialisation de l'humour et de la production tous azimuts de blagues marque un moment intrigant, celui du passage du fou du roi aux fous sans roi. Cela mérite bien réflexion.

TRIOMPHE ANACHRONIQUE DE L'UNIVERSEL

L'humour est partout. Rien ni personne n'est à l'abri de ses flèches plus ou moins acérées. Quand elle se fait humour, la parole se trouverait totalement – ou presque – libérée et pourrait dès lors échapper à toute critique. Il est toujours rigolo d'entendre les appels à la défense du fou du roi quand un humoriste se fait reprocher certains propos, comme si la démocratie se trouvait menacée quand les jokes de moncles ou les blagues nourrissant les pires préjugés – sans même parler d'humour raciste – sont dénoncées. L'humour est devenu tellement sûr de son bon droit, de sa supériorité morale, du surcroît de lucidité qui l'habiterait qu'il tend à voir partout les signes précurseurs de son triomphe postmoderne. Des Heyokas, Koyemshis et autres clowns sacrés jusqu'à la figure du fou du roi, une même posture critique serait à l'œuvre, dont il s'agirait aujourd'hui d'assurer la pérennité. Il y a de l'universel dans l'air chez bien des humoristes, et encore davantage d'anachronismes mais, bon, quand le risible devient la chose la plus démocratiquement répartie, nos comiques (pas tous, il faut le dire) peuvent s'amuser tant qu'ils veulent à se voir comme l'oméga de la pensée critique. C'est de bonne guerre. Heureusement pour eux, et contrairement à leurs prédécesseurs, il y a une lucrative industrie de l'humour pour les aider à mener ce combat, et des tonnes de médias (Radio-Canada en tête) pour faire écho au génie entrepreneurial du rire. Jusqu'à preuve du contraire, les Hopis et les Lakotas n'ont pas eu cette chance...

Mais laissons de côté la question des clowns sacrés pour nous consacrer à celle des fous du roi. Même si elle est plus ancienne, la figure du fou du roi prend son essor dans le Moyen Âge

chrétien, au début du XIV^e siècle, sans toutefois encore beaucoup attirer l'attention. D'abord occupée par le véritable fou, l'institution connaîtra un développement important au XV^e siècle avant d'atteindre son apogée au siècle suivant, dans toutes les cours européennes. Il n'y a là aucun hasard : le fou du roi accompagne la construction de l'État moderne. La « folie » de ce personnage n'est bien sûr plus celle de ses prédécesseurs. Il n'est plus, comme eux, « étranger » au monde, « enfermé » dans le sien propre ; il devient au contraire l'alter ego du roi, capable de le questionner sous couvert d'un autre entendement. Shakespeare ne s'y est pas trompé, qui le décrit ainsi, par le biais d'un personnage (Viola) de *La nuit des rois* :

Ce drôle est assez sage pour jouer au bouffon,
Et il faut quelque esprit pour bien tenir ce rôle.
Il doit veiller à l'humeur de ceux qu'il plaisante,
À la qualité des personnes, aux circonstances,
Et réagir, ainsi qu'un faucon au dressage,
À chaque plume qui passe devant lui. Ce savoir-faire
Demande autant d'étude que l'art du circonspect,
Car si folie est judicieuse, bien exploitée,
Sages que folie saisit sont tous discrédités.

C'est avec Triboulet que le fou du roi connaîtra une véritable avancée. De l'ancien français *triboler* (« tourmenter, agiter »), le terme finira par évoquer le fou en général. Mais il désigne d'abord le fou du roi René d'Anjou (1409-1480), puis ceux de Louis XII (1462-1515) et de François I^{er} (1494-1547), qu'on a longtemps cru ne faire qu'un. Ce double du roi, vêtu d'un habit cousu de clochettes, tient une marotte, parodie du sceptre royal, bâton du messenger indiquant traditionnellement la subordination de l'autorité du roi chrétien à celle de Dieu. Avec le fou du roi, ce bâton, transformé en farce, se voit surmonté d'une tête de bouffon ornée de grelots. Tout semble indiquer, donc, que le fou du roi ne serait qu'une espèce de roi inversé, agent de subversion et de transgression auquel les humoristes pourraient aujourd'hui s'identifier.

UN DOUBLE DÉDOUBLEMENT

Il manque à ce portrait idyllique un élément capital. Oui, le fou du roi est le double du roi, mais ce roi se dédouble lui-même. On connaît la formule canonique : « Le roi est mort, vive le roi ! » Il y a ainsi, comme l'a brillamment analysé le grand historien Ernst Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, pour reprendre le titre de son livre phare : un corps naturel, physique, mortel, et un corps mystique, immortel, symbolisé par la Couronne. La personne du roi ne fonde pas sa souveraineté,

irréductible à sa volonté personnelle ; c'est la Couronne qui est souveraine, pas le titulaire de la charge. C'est pourquoi la mort du roi n'efface jamais l'office qu'il occupe. On peut même opposer le roi à lui-même, jusqu'à le tuer pour sauver la royauté. Si le fou du roi pouvait rire du roi, c'est ainsi parce qu'il savait dévoiler, par bribes faisant écho à son accoutrement bariolé, l'écart entre ce qu'énonçait le roi et la réalité. L'espace entre les deux rois, pourrait-on également dire, balisait le terrain de jeu du fou du roi, qui pouvait faire là étalage du formidable ressort corrosif de son humour et de ses mots d'esprit.

La « folie » prêtée à cet étonnant personnage ne peut donc être réduite à une simple « déraison », à une absence à soi qui l'empêcherait d'appréhender la réalité. Elle renvoie à une tout autre dynamique, qui définit en propre ce qu'inaugure l'État moderne en construction – dont la compréhension permettra d'évaluer plus loin la difficulté de se réclamer

**Étrange période que la nôtre, qui
voit se multiplier les fous du roi,
alors même que
<le roi se meurt>.**

aujourd'hui d'une figure historique transitoire. La « folie » des Triboulet ne peut en effet se penser que dans le miroir tendu par le roi, par qui arrive la question de la légitimité, au cœur de la modernité. La Couronne, symbole de la souveraineté, est affirmation d'un pouvoir qui s'érige dans la conscience inédite d'une histoire qui se saisit d'elle-même en se déprenant peu à peu de l'au-delà. C'est parce qu'il doit rendre raison de ce qui est et de ce qu'il fait dans cette histoire au centre de laquelle il se trouve placé que le roi peut trouver devant lui ce fou qui est en fait garde-fou, parce qu'il empêche la raison de tourner sur elle-même comme une vis sans fin. Si le roi est dépositaire d'un pouvoir ici-bas qui ouvre la question de sa légitimité, le fou du roi a le privilège d'interroger ce pouvoir, vacillant dans son principe, écartelé qu'il est entre la personne du roi et la Couronne.

Avant de finir par se ranger du côté du pouvoir et par devenir un amuseur privé, puis de disparaître dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, le fou du roi trouve d'abord sa place dans un espace public qui se construit en se différenciant d'un espace privé qui émerge du même coup. Cette nouvelle structuration de l'espace permet à la fois la déliaison des rapports personnels de domination et l'affirmation d'une puissance publique, d'un lieu de pouvoir, proprement politique, où la question de la légitimité pourra expressément être posée. C'est très précisément là que le fou du roi connaîtra son heure de gloire, en ouvrant une brèche, politique, dont on peut maintenant se demander si elle n'est pas en train de se refermer avec la massification de l'humour.

D'UNE MAROTTE À L'AUTRE

La marotte du fou du roi tournait en dérision le sceptre symbolisant l'autorité dont pouvait se réclamer le roi. Sous ses airs loufoques, c'est ainsi la légitimité du roi, sa prétention à pouvoir occuper le nouvel espace de pouvoir en train de s'ériger qu'elle interrogeait. Établir des liens entre les humoristes d'aujourd'hui et les fous du roi tient largement de la marotte, dans un autre sens toutefois : c'est une manie, une idée fixe que certains aiment répéter pour se réclamer d'une pratique à l'égard de laquelle ils sont le plus souvent totalement étrangers, parfois même ignorants.

Le roi apparaît dans toute sa nudité quand il n'y a plus aucun principe, aucun idéal, aucune norme auxquels il puisse se référer pour mesurer et juger la pertinence de son action. Que l'espace de pouvoir qu'il a contribué à ouvrir ait rendu possible de penser une société d'égaux ne change rien à l'affaire. Quand nous renonçons collectivement à penser les formes concrètes de notre vivre-ensemble, quand le ciel des idées (politiques, non religieuses) se vide, l'humour devient sans objet, ou perd en tout cas celui qui permettrait à certains de se réclamer du fou du roi. Quand le pouvoir se dissout dans mille et une puissances plus ou moins grandes ayant pour seule norme le respect d'une liberté formelle de l'individu, tout devient prétexte à rire, mais d'un rire cynique, indifférent, sans portée, aussi impuissant qu'un État ayant renoncé à son *imperium*, à sa capacité de donner une forme au monde. Ce rire n'appelle plus que d'autres rires, une infinité d'autres rires invitant à leur tour chacun à rigoler et à s'amuser de son impuissance. Ici, rien ne vaut parce que tout se vaut. Dans ce maelström d'indifférence, c'est du triste spectacle de nos vies que nous rions, jusqu'à en avoir mal au ventre. Bien sûr, on rit parfois

jaune devant cette mise en scène de notre insignifiance, mais un nouveau rire chasse rapidement le malaise. Applaudissez ! Et le monde continue de tourner, à vide et sans gravité, parce qu'il a renoncé à toute mesure.

Nous sommes ici bien loin du fou du roi et de la place qu'il a pu occuper dans l'aménagement d'un espace de pouvoir. Et il est tout simplement ridicule d'en invoquer la figure pour justifier la moindre pitrerie. Parce qu'il est au cœur du débat sur la question de la légitimité du pouvoir, le fou du roi se trouve engagé politiquement dans le monde. Engagement, comme dans « mettre en gage », se lier par une promesse, et donc se projeter dans le temps. L'exact opposé du cynisme dans lequel se complaît notre époque. C'est dire qu'il ne s'agit nullement ici de faire des humoristes les boucs émissaires de tous nos problèmes. Mais peut-on affirmer que l'humour occupe une place capitale dans la société du spectacle, en train de faire de nous tous des spectateurs passifs de nos propres vies, sans se faire traiter de rabat-joie ou se faire dire qu'on n'a pas le sens de l'humour ?

Si le fou du roi a été partie prenante de l'émergence de l'État moderne, l'industrie de l'humour s'inscrit aujourd'hui parfaitement dans la logique de reféodalisation du monde, où les rapports personnels de domination nourrissent chaque jour davantage une nouvelle forme de vassalité. L'État s'efface devant des puissances « privées » auxquelles nous abandonnons à une vitesse stupéfiante la capacité d'organiser le monde – conformément, désormais, à *leurs* intérêts. L'espace public, lieu d'inscription du pouvoir et de la reconnaissance d'une responsabilité commune à débattre de l'avenir du monde, devient fantomatique. La *res publica*, où se pense, ensemble, le bien commun et les conditions rendant possible une vie digne pour tous, disparaît peu à peu. Dès lors, chacun d'entre nous peut s'ériger « personnage public », candidat, à son corps défendant, aux blagues douteuses de certains humoristes toujours prêts à abattre de nouveaux tabous. C'est bon pour la *business*.

L'ère du fou du roi est derrière nous. Pour le meilleur et pour le pire. Cela ne devrait susciter aucune nostalgie. Sur l'échiquier contemporain, ce monde totalement fermé sur lui, de plus en plus industriel, qui se travaille au corps, les yeux bandés pour ne pas se laisser tenter par de nouveaux horizons, nous sommes tous des pions. Interchangeables. Cela, par contre, devrait nous inquiéter. Mais la partie n'est pas encore finie.

♦ **Piroska Nagy** est professeure d'histoire du Moyen Âge à l'UQAM. ♦ **Jean Pichette** est directeur de la revue *Liberté*.